

ESS - INTERVIEWS EXPRESS - INTERVIEWS EXPRESS - INTERVIEWS EXPRESS

Cuba, qui a produit un peintre déjà bien connu dans les milieux internationaux : Wilfredo Lam.

« C'est lui qui m'inspire le plus », reconnaît Ivan Tovar, l'un des deux exposants dominicains qui se partagent dix mètres de cimaise. Le Commissaire de cette menue nation antillaise nous explique :

« Ils devraient être six, les exposants de notre pays. Mais une biennale nationale qui se déroule actuellement à Saint-Domingue ne nous a permis de faire venir que les œuvres de deux peintres.

Tovar a obtenu une bourse pour travailler à Paris.

— Mais vous n'aurez jamais un art national si vos meilleurs artistes viennent tous à Paris ?

— Oh si. Paris, contrairement à ce que vous pourriez croire, nous aide à nous « décanter » et nous retrouvons alors presque à l'état pur des racines profondes, ethniques ou naturelles.

— Des influences espagnoles ?

— Non, indiennes plutôt. Et surtout nègres. Nous sommes frappés aussi par des images d'une nature violente et riche. Mais pour savoir s'expliquer avec des pinces ou un ciseau de sculpteur, Paris est indispensable.

— Vous ne croyez pas que New-York pourrait aussi bien vous former ? Et le Brésil avec sa Biennale de Sao-Paulo, son Brasilia ?

— Non. De New-York, j'en viens. J'ai visité toutes les galeries. Sao-Paulo a une biennale certainement intéressante. Mais New-York est formé de clans étroits et chacun tourne en rond dans son cercle. Quant au Brésil ou à l'Argentine, le mouvement artistique y est encore embryonnaire. Paris est irremplaçable pour un jeune artiste. De plus, la Biennale aide les jeunes à se faire connaître, à faire le point sur eux-mêmes en confrontation avec des camarades de toutes latitudes ».

Venise ou Paris ?

Ce même désir qu'une consécration par Paris, nous le retrouvons chez Horst Antes, jeune peintre allemand, à la personnalité déjà affirmée et qui commence à être coté dans son pays et en Italie. Il a reçu le Prix des Artistes à la Biennale de Paris de 1961 et, à ce titre, a droit à une salle spéciale dans la troisième Biennale.

Il semble attacher une certaine importance à être exposé à Venise, au Palazzo Grassi, où se tient une manifestation d'art moderne intelligemment organisé par Sandberg, professeur aux Pays-Bas, une des personnalités contemporaines les plus éminentes en ce qui concerne l'art contemporain.

— La Biennale des Jeunes l'intéresserait-elle donc moins ?

— Certainement pas. Paris ? Avoir toute cette salle rien que pour moi à Paris. Quelle chance inespérée. Paris est irremplaçable.

Colonnes doriques

A côté s'est installé l'autre lauréat de la deuxième Biennale, le sculpteur Sklavos.

« Cela fera dix ans que je vis à Paris, depuis que le Gouvernement grec m'a offert une bourse pour terminer mes études ici. Depuis, j'y suis resté. J'ai participé à de nombreuses expositions collectives : Salon de Mai, Réalités Nouvelles. Peu à peu, je me suis fait connaître. Grâce au prix de la Biennale, il y a deux ans, j'ai pu acheter de la pierre, beaucoup de pierre. Ces porphyres, ce sont mes dernières œuvres. Elles sont différentes, n'est-ce pas ? La deuxième Biennale et ses récompenses m'ont ainsi permis de nouvelles recherches.

— Vous abandonnez vos lignes uniquement longitudinales et acceptez de les couper d'obliques et d'horizontales. Vous êtes moins obsédé par la colonne grecque ?

— Vous croyez que ce sont des colonnes grecques ces sculptures verticales ? Ici, je me suis inspiré de corps humains les bras levés, là, ce sont trois figures humaines accolées qui se tournent le dos. Vous les voyez ?

— Mais, de toutes les expositions auxquelles vous avez participé laquelle vous a semblé la plus intéressante pour votre carrière ?

— Une exposition personnelle dans une galerie d'art.

— Alors, la Biennale ?

— Elle me donne, cette année, la possibilité de faire une vaste exposition particulière. N'est-ce pas énorme ?

Ils sont trop jeunes

Un juré qui tient à respecter la règle de l'anonymat estime l'ensemble des envois et l'ensemble des jurés-artistes trop soumis à la mode et pas assez soucieux de règles immuables de l'esthétique plastique. « Ils trouvent que l'art figuratif est du rabachage. Est-ce là un critère de jugement ? »

Un autre juré, le sculpteur Luichy Martinez, ne craint pas de rapporter quelques détails.

« Nous étions treize parce que, craignant que je ne puisse participer à ce jury, on avait nommé un suppléant. Je suis venu, mais on a gardé le suppléant. On nous a fait asseoir sur treize chaises en file. Notre président, silencieux, s'était placé de côté. Et des gardiens, une à une, nous ont montré 450 toiles sur lesquelles nous devons en choisir trente, pas plus. Quel travail !

Le premier jour, nous avons procédé aux éliminations à l'unanimité. Il nous est resté quatre-vingts œuvres. Le lendemain, il a fallu en rejeter plus de la moitié. C'est là que les bagarres ont éclaté, surtout dans l'après-midi.

Sans nous connaître à l'avance, nous nous sommes trouvés divisés grosso modo en deux groupes suivant nos affinités. Disons que certains étaient plus avant-garde que d'autres.

— Ces deux groupes étaient-ils d'importance égale ?

— Oui, à peu près. Dans l'ensemble, j'ai eu l'impression que notre jury était assez ouvert à des formules nouvelles.

— Tandis qu'il y a deux ans, sur douze membres, les « avant-garde » n'étaient, paraît-il, que trois. Et parmi les œuvres, présentées, quelle tendance dominait ?

— Disons : abstraite. J'ai remarqué aussi que les œuvres abstraites étaient, pour la plupart, de meilleure qualité que les œuvres figuratives. Personnellement, je me suis gardé de juger d'après mes opinions personnelles sur la peinture ou sculpture et j'ai toujours choisi en fonction de qualités techniques.

Un regret ? La sélection n'est pas assez importante. Trente, c'est trop peu. Nous avons dû éliminer des œuvres qui méritaient d'être vues. Soixante peintres, voilà le chiffre idéal. Mais il paraît que la Biennale manque de place.

Pour moi, personnellement, ces discussions entre nous, cette confrontation d'aussi vaste envergure entre des œuvres de jeunes, constitue une expérience exceptionnelle.

Edith MANNONI

tourne au grand guignol dans la salle provocatrice de l'Abattoir, cette inspiration suscite quelques œuvres de valeur indéniabile, les sculptures de l'Italien Bodini, les peintures du Hollandais Jansen, notamment.

Quant à la technique, elle flotte entre le réalisme le plus académique et l'abstrait le plus informel. Le premier pôle trouve son champ d'élection, naturellement dans la Section russe avec pourtant de timides recherches de plans et de lumière, marquant une légère évolution, et chez les Anglais, avec leur imagerie minutieuse, bien vue, paraît-il, des professeurs de la Royal Academy. L'autre pôle domine presque partout, avec une influence persistante de Picasso et de Fautrier. Chez les Français, on rencontre encore, bien noyé dans le reste, quelque souci de la peinture authentique, le sens de l'harmonie des couleurs et des formes, comme en témoignent

les toiles de Braslier. Girod de l'Ain, Célice, d'Hauterives, Morvan, les sculptures de Derycke.

En vérité, il existe aujourd'hui une génération de jeunes peintres, qui se posent à nouveau les problèmes de la perspective, du dessin, de la composition. Mais ceux-là ne sont pas mariés avec l'Etat !

L'aspect le plus nouveau et le plus curieux de la Biennale est l'importance prise par les travaux collectifs. Les résultats en apparaissent évidemment spectaculaires, au sens propre du mot. A l'entrée, le Labyrinthe, sous le slogan de l'instabilité, mène le visiteur dans un dédale de glaces, de miroirs déformants, d'éclairages alternatifs, d'objets mobiles, constituant un amusant Luna-Park à teinture scientifique.

Le Laboratoire des Arts accentue le trouble du visiteur par un déferlement de voix et de

musique mécaniques. De la noire Section belge sortent des borborygmes et des bruits effrayants. Les jeunes semblent aimer ces plongées dans l'obscurité, qui donnent le sentiment du gouffre. On est, à cet égard, revenu au romantisme noir.

En somme, l'impression laissée par la Biennale de Paris est celle d'une foire qui voudrait être une cérémonie magique, ressuscitant les envoûtements de l'âme primitive, rehaussés des virulences de la vie et de la science moderne. Mais toute magie repose sur des traditions et une croyance. Ici, malheureusement, tout sonne creux. L'avenir de la jeunesse, celui de l'art, est, au-delà de ces gesticulations, spectaculairement organisées par les officiels. Il est dans les créations qui intégreront, comme le fait la vraie science, l'acquis du passé et la conscience réfléchie de l'homme.

Raymond CHARMET.